

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 AOUT 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Ce que c'est qu'aimer, par Paul Ivry.—Poésie : Proverbe, par H. Desjardins.—Mon journal, par Paul Herda de Croix.—Poésie : Ninette, par Patriote Fleuriste.—Episode de 1837-38, par Varennes.—Notes de voyage, par G.-A. Dumont.—Poésie : Les prunes, par Alphonse Daudet.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Nos gravures, par Firmin Picard.—Le cœur du comte de Frontenac, par J.-E. R...—Politique, par Truel.—Un Père Capucin.—Histoire d'un prêtre et d'un insecte, par X...—Raillerie.—Au Congo : Le vin de Palme.—Nécrologie.—Primes du mois de juillet.—Amusements.—L'art culinaire.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Jeu de Dames.—Feuilleton.

GRAVURES.—Dans les fleurs.—Portrait de Mlle Victoria Cartier.—La fenaison au Couvent.—A travers le pays de Jacques Cartier : Saint-Malo : Portrait de Jacques Cartier ; La grand'rue ; Le port ; Les remparts et la porte de Bon-Secours ; Le pont roulant ; Vues extérieure et intérieure du manoir de Jacques Cartier, à Limoilou, près St-Malo.—A travers New-York : Broadway Street ; La statue de la Liberté ; Le pont de Brooklyn.—Devinette.—Gravure du feuilleton

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nos lecteurs se rappellent sans aucun doute la jolie gravure publiée dans notre numéro du 13 de ce mois, page 229. Le quatrain gracieux de notre poète canadien, M. Albert Ferland, nous fait bien goûter la gravure : mais l'auteur du dessin ne mérite-t-il pas qu'on le cite ?

C'est un petit chef-d'œuvre, ce merveilleux paysage ; et, qui mieux est, c'est un chef-d'œuvre canadien, purement canadien.

M. Geo. Delfosse n'est plus un inconnu aujourd'hui ; connaissant son extrême modestie qui l'empêche de se faire valoir, nous dirons que, s'il fuit la louange, ses œuvres le trahissent — puisqu'elles la lui attirent malgré lui.

J'ai revécu mon temps vécu à Sainte-Rose il y a des années, quand j'étais

Parmi les bois dormants auprès des flots tranquilles ;

ou quand, assis sur les racines nues d'un beau meri-

sier, j'écoutais la feuille frémer avec de petits sanglots argentins, sous la caresse d'amour des zéphirs enchevêtrés dans la ramure touffue

Des bois silencieux, moussus et parfumés...

Des bouffées de parfums sylvestres me grisait alors ; dans cette calme beauté de la nature, croyant devenir un peu meilleur à ce contact de tout ce qui n'est pas humain, je remerciais Dieu d'avoir fait la nature si belle, et si bon le cœur du vénérable aumônier de la Réforme, le savant, mais par-dessus tout le doux et charitable M. l'abbé A. Thérien !

Qui m'a rendu ce souvenir à l'évocation seule duquel je crois encore me retrouver un peu moins mauvais que je ne le suis ? Qui m'a rappelé la reconnaissance que je dois à notre Dom Bosco de Montréal ? C'est le calme, la reposante, la poétique gravure de notre artiste canadien, M. Geo. Delfosse.

Oui, je parle d'être, ou plutôt de me croire (naïf orgueil ou singulière prétention !) un peu moins mauvais... hélas !

Chassez le naturel, il revient au galop.

a dit La Fontaine : et jamais, je ne comprends mieux notre fabuliste, que quand

Je vas me considérant

même à plus de vingt pas de moi !

Vous allez voir, comme ma contrition est imparfaite. Si elle n'avait que ce défaut, ce ne serait que demimal : mais c'est qu'elle est de courte durée — voilà qui est décourageant !

—A quoi lui a servi, direz-vous, aimables lectrices, d'avoir eu si longtemps sous les yeux les exemples de charité du saint prêtre dont il nous a fait aimer les vertus ?

Trois fois hélas, cela ne m'a servi de rien... ou du moins, je ne le montre pas, si j'en ai profité ! Quel amas de contradictoires, que le cœur humain !

Enfin, je mugirais trois semaines durant, me frappant la poitrine avec toutes les marques du plus profond repentir, vous croyez que cela me changerait ?... Aussi, connaissant l'apôtre, ainsi que disait en guise de prière un vieux sergent, je ne me frapperai pas la poitrine, je ne mugirai pas durant trois semaines, parce que je déteste l'hypocrisie, et que c'en serait de toute pure. Je retombe donc, sans plus... balancer (si vous me voyiez, vous reconnaîtrez qu'il me serait bien difficile de balancer, dans la position où je suis... au propre et au figuré) sur mes quatre pattes... Savez-vous que cela me fait rire, parfois de voir comment ma plume rafistole la finale de mes parenthèses et les mots qui suivent ? Si c'est une plume de... dinde, elle n'est toujours pas aussi bête (voir le vieux cliché).

Tout cela vous fait supposer que j'ai envie encore de donner un coup de dent quelque part... ou plutôt, ailleurs : que voulez-vous ? quand nous donnions nos fêtes pour les écoles Catholiques, à l'université catholique ou dans nos paroisses, nous avions, parmi nos attractions, les animaux féroces que montrait un naturellement Professeur, M. le docteur X., célèbre colonel (sans régiment). Et dans son boniment, il nous débitait des ineffabilités comme celle-ci :

« Ceci, mesdames et messieurs, c'est le grand lion du Sahara, le roi des bêtes... et des gens. Ce superbe animal (c'était une vieille peau de lion tout usée, cousue sur le dos d'un malheureux étudiant !...) pousse des rugissements à fendre l'âme. Doué d'une force prodigieuse, il a battu les tigres et les léopards, les jaguars et les éléphants ; n'ayant plus aucun animal raisonnable à battre, de sa puissante queue il s'est battu les flancs... N'approchez pas, mes enfants, il faut qu'il morde n'importe quoi : craignez ses coups de dent ! »

Il m'en est resté quelque chose, voyez-vous !... Non du coup de dent, mais du boniment. Bon ! vais-je faire des vers sans le savoir, comme le pauvre M. Jourdain faisait de la prose ?...

Toujours est-il qu'il y a de rudes voleurs, sur notre planète !

Planète, corps céleste... dit le dictionnaire. Je vous en fiche, de pareils corps célestes ! Mais je vous le demande : que serait-ce, si c'étaient des corps diaboliques ? Tous voleurs, alors ?—Quelle riante perspective !

Nous serions propres !

Enfin, pour en revenir à nos moutons... pardon, à nos vos leurs (ce que c'est, d'avoir entendu parler de la grammaire !), je vous avouerai qu'il y a des gens qui confondent superlativement bien les différentes personnes auxquelles se rapportent les adjectifs possessifs, et qui rapportent les deux derniers au premier tout seul, méritant par là-même qu'on les traite des deux derniers tout seuls !

Du vol, je fais trois catégories : la première, c'est le vol de l'outil de l'ouvrier, ou du bien du pauvre. Que de gens, dans la catégorie de ces voleurs ! Depuis l'industriel ou le chef de maison, retenant le salaire de l'ouvrier, jusqu'à ces êtres iglobles, dépouillant le pauvre pour des retards de loyer, ou autre chose de ce genre, y compris l'usure, la plus sale des inventions du diable : elle ne sert pas seulement à faire mourir lentement le malheureux père de famille et toute sa famille ; mais encore elle sert à rouler dans la fange et la boue, l'âme des jeunes gens l'employant pour se procurer des jouissances infâmes.

Dans la seconde catégorie, je place le vol littéraire.

Comme gravité de faute au point de vue de la conscience, ce vol est plus grave que celui de l'outil de l'ouvrier, du bien du pauvre. Que de journaux, aux Etats-Unis et au Canada, pillent par exemple notre MONDE ILLUSTRÉ, omettant de dire d'où vient leur citation, et, ce qui rend le vol plus odieux, supprimant même le nom de l'auteur !

Je ne vous citerai, comme morceaux volés au MONDE ILLUSTRÉ et à leurs auteurs, que *Nos fleurs canadiennes*, *Le cabaret*, *La rançon des buisiers*. Je pourrais citer longtemps !

Quand donc l'auteur sera-t-il traité seulement comme l'est l'ouvrier ? Car celui-ci est un peu, très peu je le veux bien, protégé ; mais l'auteur ? Ça vaut-il la peine qu'on s'en occupe ?

Figurez-vous que j'avais eu la balourdise de croire un ami me disant un jour :

—Tu sais la bonne nouvelle ? Nous allons enfin respirer, nous allons nous voir protégés : des ministres fédéraux, des ministres provinciaux, les premiers ministres mêmes sont des littérateurs, des hommes de lettres. Ils s'occuperont de nous, on me l'a affirmé de bonne source.

La bonne source doit être archi-tarie depuis longtemps ! Mais moi, je me demande comment j'ai pu être assez sot, assez naïf, assez idiot pour croire, même un instant, à ce que me disait mon ami ?...

O profondeur de la bêtise humaine !

Il y en avait bien d'autres, que l'on m'avait représentés comme des hommes d'esprit parce qu'ils ont réussi ; comme si l'or pouvait tenir lieu d'esprit ! Les parvenus regardent les pauvres écrivains comme de purs imbéciles : mais s'ils savaient comme, avec raison du moins, le compliment leur est retourné au centuple !

Enfin, la troisième espèce de vol, pour moi, est la calomnie. Pas besoin d'expliquer cela. C'est aussi canaille que les deux autres et toujours plus grave.

Vous allez me dire que j'ai omis le vol du riche par celui qui n'a rien : j'aime mieux ne rien en dire. Il suffit de s'en tenir pour celui-là à son petit catéchisme.

Vous direz aussi que je n'ai pas parlé du vol de ces gens sans foi ni loi, qui, voyant mourir de faim leurs enfants, et ne trouvant aucun travail, aucune aide nulle part, se laissent aller, les misérables, les vauriens, jusqu'à voler un pain ou des aliments ?

Oh ! soyez certains que ce n'est pas la colère, l'indignation qui me manquent ! mais, voyez-vous, si j'avais cent mains, cent fois le tirage du *Petit Journal* de Paris et cent fois la puissance du journalisme de France à mon service, je crierais :

Emprisonnez le volé ou l'accusateur !

Une société où le pauvre meurt de faim, est une société qui doit être châtiée.

Dans notre numéro du 18 juin dernier (on le voit,